



HAL
open science

De l'émergence des abris de loisirs aux formes contemporaines

Gilles Raveneau, Olivier Sirost

► **To cite this version:**

Gilles Raveneau, Olivier Sirost. De l'émergence des abris de loisirs aux formes contemporaines. Gilles Raveneau; Olivier Sirost. Anthropologie des abris de loisirs, Presses universitaires de Paris-Ouest, pp.13-28, 2011, 9782821851108. 10.4000/books.pupo.3681 . hal-03135833

HAL Id: hal-03135833

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03135833>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'émergence des abris de loisirs aux formes contemporaines

Des rêveries et des jeux d'enfant aux multiples refuges des professionnels de la nature et des loisirs, la liste est longue de toutes les formes d'abris : tentes, caravanes, huttes, chalets, yourtes, cabanes, refuges, bergeries, cabanons des bords de mer, cabanes de pêcheur, de charbonnier ou de jardinier, gabion des chasseurs, auvent, abri des ardoisiers, bourrine des marais ou cabine de plage... Si les déclinaisons de l'abri de loisirs sont nombreuses, la perspective retenue dans cet ouvrage consiste à l'envisager comme le révélateur et le support de la construction des loisirs dans les sociétés contemporaines et à s'interroger sur les passages à un habitat multiforme à des fins ludiques. L'objectif de cet ouvrage consiste à définir un nouvel objet de recherche anthropologique. En effet, bien que l'histoire et la sociologie des loisirs soient des champs de recherche désormais établis et que nombre de travaux en sciences sociales traitent des loisirs et de l'habitat, les « abris de loisirs » ne sont jamais apparus comme catégorie d'analyse. Pourtant, des recherches portant sur différents types d'abris de loisirs existent en sciences sociales, de l'histoire à l'anthropologie, en passant par l'architecture, la géographie et la sociologie¹.

1. BATY-TORNIKIAN Ginette (dir.), *Cités-jardins. Genèse et actualité d'une utopie*, Paris, IPRAUS/Recherches, 2001 ; BERTHO-LAVENIR Catherine, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999 ; BRUN Bernard et alii., *Cabanes, cabanons et campements. Formes sociales et rapports à la nature en habitat temporaire*, Chateauneuf de Grasse, Éditions de Bergier, 2001 ; CABEDOCE Béatrice et PIERSON Philippe, *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Paris, CREAPHIS, 1996 ; COUNTS Dorothy A. et COUNTS David R., *Over the Next Hill. An Ethnography of RVing Seniors in North America*, Toronto, Broadview Press Ltd, 2001 ; DUBOST Françoise (dir.), *L'Autre maison. La « résidence secondaire », refuge des générations*, Paris, Autrement, 1998 ; HAYS Alain et MATUK Sylvia, *Construire pour la paix : des abris pour la guerre des maisons pour la paix*, Paris, Alternatives et UNESCO, 1995 ; MATTHIAS Ludwig, *Mobile Architektur*, Deutsche Verlags-Amstalt,

UN HABITAT RÉCRÉATIF ET INVENTIF

Prenons quelques illustrations et citons d'abord les jardins ouvriers et leurs abris ainsi que les projets utopiques des cités-jardins, vieux de plus d'un siècle ; le camping sous ses différentes expressions et ses nombreuses modalités d'abris, de la tente au mobil-home, de l'itinérant au camping sauvage et aux camps aménagés ou sur parcelles privées ; les refuges de montagne et les chalets qui marquent un changement dans la représentation de la montagne et de ses paysages, et signent l'apparition des premières stations de montagne ; les cabines de plage, les cabanons, comme ceux de Marseille, par exemple, qui remontent au milieu du XIX^e siècle, trace d'une villégiature expérimentale dans les marges de la tradition balnéaire.

On peut penser également aux micro-architectures, aux créations d'architectes et d'artistes, comme la maison-valise de Claire Petetin et Philippe Grégoire, le cockpit sous les pins de l'anglais Pill Creek, le cabanon de Le Corbusier à Roquebrune-Cap-Martin, ou encore les vieux conteneurs maritimes réinvestis aujourd'hui par des étudiants et des artistes à Londres sur la rive nord de la Tamise, etc. Pour les architectes, l'abri est d'abord un modèle de construction expérimentale, rapide, ingénieuse (souvent du type *self-made home*), étroitement connectée avec son site. C'est, de la même façon, une économie du strict nécessaire et du recyclage écologique. Pour de nombreux artistes, l'abri est aussi bien un souvenir d'enfance réactualisé, un habitat minimum pour sans-abri, une maison des origines, qu'un modèle opératoire pour interroger le monde contemporain. Logement de verre et confessionnal de David Saltiel, cabane éclatée de Daniel Buren, tipi de feutre de Matali Crasset, chambre d'amour de Bernard Faucon, abri de fortune d'Antonio Gallego et « milieu d'interaction instrumentalisée » de Marie Péjus et Christophe Berdager. Les modalités de l'abri des artistes sont très variées.

Evoquons pour finir les travaux – nombreux – sur les formes d'abri à vocation de résidence secondaire, depuis la maison familiale refuge des générations², en passant par le chalet de montagne, la datcha ou le voilier de plaisance habitable, les formes diverses de cabanes comme celles de Beauduc en Camargue³, jusqu'aux véhicules récréatifs (caravane, camping-

1997 ; WARD Colin et HARDY Dennis, *Goodnight Campers ! The History of the British Holiday Camp*, Mansell, 1987.

2. DUBOST Françoise (dir.), *L'Autre maison. La « résidence secondaire », refuge des générations*, op. cit.

3. NICOLAS Laurence, *Beauduc, l'utopie des gratte-plage. Ethnographie des cabaniers*, Images en manœuvres, 2008.

car), à la fois moyen de transport et habitat temporaire, voire permanent, dont Célia Forget nous entretient dans cet ouvrage à travers les *full-time Rvers* d'Amérique du Nord qui migrent l'hiver vers les déserts de l'Arizona et de la Californie. Rappelons d'ailleurs, à propos des résidences secon-daires, que l'abri de jardin, tel qu'il fut conçu par la Ligue française du coin de terre et du foyer, était présenté comme la résidence secondaire du pauvre⁴. L'objet empirique existe donc sous des formes variées, et cela de-puis longtemps déjà, mais il n'a pas encore été reconnu et désigné comme objet de recherche. L'objectif de cet ouvrage est précisément d'en faire un objet d'étude en soi, en tentant de regrouper les recherches éparpillées et hétérogènes et d'unifier un domaine encore en friche, avec les méthodes et le cadre théorique de l'anthropologie.

UN OBJET FUTILE ET DÉRISOIRE ?

Cet objet de recherche peut sembler futile et dérisoire à première vue. Sa fonction et son architecture en font d'emblée un terrain non noble pour la doxa. Il en dit pourtant long sur nos sociétés et sur ce que sont et ce que font nos contemporains. Ce qui retient d'abord l'attention, c'est la diversité et la multiplicité des formes d'abri, aussi bien à travers l'espace qu'à travers le temps. Ce constat rend donc l'usage du pluriel nécessaire : ce qui s'impose d'abord à l'observation, ce sont des abris, c'est-à-dire des formes aux usages divers, aux ancrages et aux élaborations sociales et culturelles diffé-rents. En même temps, rien ne ressemble plus à un cabanon des bords de l'Oise qu'une cabane de Beauduc, à un gabion qu'une palombière, à un abri de jardin qu'une cabine sur la grève, à une cabane dans les arbres qu'un kiosque de rivière à la Réunion, à un camp de véhicules récréatifs améri-cains que celui de véhicules européens, à un camping aménagé qu'un autre, voire aux campements sous la tente des Maures dans le désert de Maurita-nie ou aux « maisons dans l'eau » de Kien Svay, dans la banlieue de Phnom Penh, au Cambodge.

Le terme abri désigne alors un objet dont la dimension métaphorique permet d'explorer l'« habiter » et dont la dimension conceptuelle conduit à problématiser la question de l'habitat. L'abri de loisirs est une construction éphémère qui se définit moins par la durée (très variable) qui lui est accordée que par les intentions de ses créateurs. Cette construction se caractérise, d'une part, par l'absence d'impératifs de solidité (d'où le choix de

4. CABEDOCE Béatrice et PIERSON Philippe, *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers 1896-1996*, Paris, Créaphis, 1996.

matériaux de récupération ou périssables) et par des techniques de construction révélatrices de diverses formes de bricolage ; d'autre part, elle s'oppose au provisoire en ce sens qu'elle n'est pas un pis-aller en attendant autre chose, mais une architecture existant pour elle-même, le temps que quelque chose se produise. L'abri de loisirs apparaît alors comme fondamentalement lié au jeu, aux loisirs, à la fête et à des pratiques de retrait social, en bref au rituel et au ludique.

ESQUISSE D'UNE GÉNÉALOGIE DES ABRIS DE LOISIRS

Issu de l'ancien verbe *abrier* (repéré au XI^e siècle), le terme abri prend le sens de « lieu ouvert au soleil⁵ ». Les latins rapprochent ce mot *apricare* (exposé au soleil) de celui d'*aperire* qui signifie ouvrir (et sera plus tard traduit par apéritif, dans le sens d'ouvrir l'appétit). Il semble donc que les origines de l'abri soient influencées par la conception néo-hippocratique, traduisant le rapport entre les éléments naturels, les humeurs corporelles et les tempéraments sociaux. Par ailleurs, il convient de souligner la signification toponymique de l'abri : ce dernier renvoie à un lieu qui peut être la crique ou le port pour les marins (qui renvoie à la calanque, de même racine – *cala* – que le chalet suisse), la *cabana* ou *casula* (diminutif de *casa* ou case) hispanique, la cabine d'Aquitaine ou le cabanon provençal. Cette toponymie des origines charge d'emblée l'abri de fonctions identitaires et en fait une forme extériorisée des relations entre nature et culture⁶.

Le rôle de protection physique assuré par l'abri face aux intempéries, au climat ou aux bêtes sauvages se double d'une fonction morale au XIII^e siècle, en prenant la valeur de refuge. La référence divine reste tout d'abord évi-dente, le refuge représentant le moyen de se dérober à un danger (à partir de 1160) en faisant appel au sauveur. Comme le signale Gilbert Durand, l'objet renvoie à la dynamique du déplacement inscrite dans les récits fon-dateurs d'exil et d'exode, et ce dans une perspective utopique telle que l'at-teinte de l'éden terrestre. Par ailleurs, l'abri refuge transcrit l'animalité hu-main reliant l'agressivité extérieure et l'abandon intérieur. Il donne ainsi naissance à « une chorégraphie de gestes, d'attitudes qui, du blottissement à la volte-face, du recroquevillement foetal au large abandon horizontal du

5. Pour les repères étymologiques qui suivent, nous renvoyons à *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, 3 volumes, Paris, 2006 (1992).

6. Cela en fait une « architecture primitive », selon Enrico Guidoni, jouant sur des couples contradictoires comme village/territoire, facteurs climatiques/facteurs socioculturels, facteur historico-culturel/facteur écologico-formel, milieu physique/patrimoine historico-mythique...

corps heureux de se détendre et de s'étirer, dessine les contours de ce schème du refuge⁷ ». L'abri n'est-il pas avant tout un prolongement du corps, une seconde peau, vecteur du sensible ? Ce rapport essentiel au corps prend forme historiquement dans tout un ensemble d'utopies judéo-chrétiennes qui s'étend des tentes des croisés en terre sainte aux villes refuges. L'histoire sociale prend précisément forme dans ces différents asiles qui visent à l'entraide aux démunis ou à l'exclusion des marginaux. Ainsi, l'abri, avant d'être un espace loisible et au-delà du fait d'être un habitat rural, sera longtemps un espace d'enfermement connu des enfants punis, des prostituées, des prisonniers et des bannis.

Entre le xv^e et le xvii^e siècle, l'emploi du terme abri relève plus spécifiquement du vocabulaire marin. Il est attesté en 1678 comme le refuge caractéristique des navigateurs et des équipages. Face à la démesure des éléments naturels et à la dramaturgie légendaire des tempêtes, l'abri incarne un salut et un répit apprécié par les arpenteurs des mers et des océans. Il est proche du mot cabine qui désigne, à partir de 1530, la petite chambre à bord d'un navire. Notons que c'est dans ce contexte singulier que l'abri du naufragé va trouver une consonance ludique nouvelle chez le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, publié en 1719. La postérité longue du roman de Defoe explore les différentes dimensions de la nature et multiplie les types d'abris⁸ : grotte, arbre, cabane, cabine de plage, hutte...

Les écrivains popularisent ainsi bien souvent une terminologie qui charge les objets techniques que sont les abris de nouvelles valeurs sociales. La mythologie de Robinson s'inscrit alors dans le vaste mouvement roman-tique⁹ où se diffusent la grotte d'Ernst Theodor Wilhelm Hoffman, le chalet de Jean-Jacques Rousseau (voir *La Nouvelle Héloïse* en 1761), la caverne de Percy Bysshe Shelley. Rousseau fait d'ailleurs le pont entre l'abri de loisirs tel que la cabane et l'essor des pédagogies nouvelles tournées vers l'action au contact de la nature, comme le préfigure son *Emile ou de l'éducation*. Ces jeux avec les refuges offerts par la nature ne sont pas nouveaux. La cabane comme espace dans lequel on se réunit pour jouer est un objet déjà présent au xvii^e siècle. Il en va de même des grottes, souterrains, balcons végétaux ou labyrinthes dans lesquels se nichent les jeux voluptueux du libertinage¹⁰.

7. DURAND Gilbert, « *L'exil et l'exode* », in *Circé 2, Le refuge 1*, Paris, Éditions Lettres Modernes, 1970, p. 4.

8. Voir ENGÉLIBERT Jean-Paul, *La Postérité de Robinson Crusoé. Un mythe littéraire de la modernité*, Genève, Droz, 1997.

9. GUSDORF Georges, *Le Romantisme*, 2 volumes, Paris, Payot, 1993.

10. DELON Michel, *Le Savoir vivre libertin*, Paris, Hachette, 2004.

Cette inflexion ludique, présente dans les intentions, s'incarne dans un habitat temporaire de loisirs avec l'émergence d'objets précis tels que le chalet suisse en 1723, l'abri de haute montagne en 1762, le cabanon comme chalet de plage en 1867, ou encore la cabine de plage en 1886. Plus tard, on retrouve, dans les récits des écrivains français tels que Guy de Maupassant ou Gustave Flaubert, la présence de vieilles cabanes, de tentes bivouac ou de cabines de bain lors de leurs robinsonnades sur les bords de Seine.

DES CÉRÉMONIES RITUELLES D'HIER
AUX RITES PROFANES D'AUJOURD'HUI

Cette première généalogie nous fait prendre conscience du contexte imaginaire dans lequel puisent ces formes d'abris émergeant à la fin du XVIII^e siècle. Comme le souligne Thierry Paquot¹¹, ces habitats précaires se rapprochent davantage de la fonction de la hutte, laquelle incarnait, dans l'Antiquité, l'espace festif des banquets et des mariages. Dans le monde gréco-romain, lors de certaines fêtes à caractère initiatique (fête des Dioscures à Élatée, fête de Déméter et Perséphone, bacchanales, fêtes des frères Arvales à Rome voués au culte de la terre nourricière...), des banquets, danses et cérémonies rituelles avaient lieu sous des huttes de roseaux construites à cette occasion et détruites aussitôt la fête finie. Pour la fête des Tentes, les rites mosaïques exigent que chaque famille construise une hutte – sur le toit de la maison par exemple –, et y vive tout le temps de la fête. Les commentateurs modernes rattachent cette fête d'automne aux cérémonies rituelles marquant les vendanges et la nouvelle année chez les peuples sé-mites occidentaux. Ces constructions éphémères apparaissent donc liées aux « rites de passage¹² », de renaissance et de renouvellement, bien connus des ethnologues. On peut penser aussi ici à la fête des cabanes chez les juifs, appelée *Sukkot* (littéralement « cabanes »), qui enjoint ces derniers de vivre huit jours durant dans une cabane de branchages, c'est-à-dire à la manière dont vécurent les Hébreux dans le désert (Léviathan, XXIII, 39).

Ce type d'architecture éphémère restera longtemps lié au contexte de la fête dans ses définitions les plus larges : la célébration du sacré, l'opposition au monde profane, ou simplement la rupture avec le quotidien, l'accès à une sociabilité privilégiée ou, au contraire, le retrait de la vie sociale. Les cabanes et les huttes rituelles trouvent ainsi de manière métaphorique une

11. PAQUOT Thierry, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde de l'habiter*, Paris, Les Éditions de l'imprimeur, 2005, p. 179-192.

12. VAN GENNEP Arnold, *Le Folklore français*, Paris, Robert Laffont, 1998.

postérité dans les abris de loisirs d'aujourd'hui. Le cabanon des bords de mer (Nicolas) ou de rivière (Marsac), le refuge de montagne (Duez et Stumpp, Mestre), la « cabane de vacances » ou la « maison dans les arbres » (Molenat, Poulain, Theiller), les villages de toiles des campings (Sirost) ou le village de loisirs « à brûler après usage » de Guy Rottier, par exemple, utilisent des matériaux bon marché et périssables pour créer de nouveau une anti-architecture, établie en marge de la civilisation urbaine et en réaction contre elle, où les citadins, retranchés du monde quotidien, pourront se livrer à des « rites » nouveaux.

L'ABRI, VECTEUR DES LOISIRS ET DU RETOUR À LA NATURE

Le fait que l'abri réservé traditionnellement aux professionnels du monde rural et à ses habitants devienne un objet récréatif n'est pas anodin. Pour les observateurs de ce changement, tel Arnold Van Gennep¹³, le contexte du plein air dans lequel s'inscrit l'abri de loisirs se caractérise par l'éphéméarité. Il ne s'agit plus, dans la société européenne de la fin du XIX^e siècle, de chasser ou de pêcher pour se nourrir, mais déjà de se divertir et de faire provision de « bon air ».

L'hypothèse est forte : elle montre comment l'on passe de la nécessité au futile. Il est agréable pour le randonneur ou le campeur de prendre la pluie, car il sait qu'il retrouvera prochainement son confort urbain qui le protège des affres de la nature. Il n'en va pas de même pour le berger ou le cultivateur ! Comme le rappelle Alain Corbin¹⁴, les sociétés de loisirs qui émergent tout au long du XIX^e siècle s'appuient sur cet argumentaire hygiéniste de l'air pur et sain, et convertissent souvent d'anciennes occupations professionnelles en hobby. La cueillette, la chasse, la pêche, le jardinage, le bricolage relèvent, pour une large part, de ce principe. Ces activités en croisent d'autres : celles du divertissement bourgeois dans une nature urbanisée et fort bien dépeinte dans le thème du déjeuner sur l'herbe, par exemple¹⁵. Guinguettes, jardins ouvriers, promenades jonchées d'établissements de

13. VAN GENNEP Arnold, *Le Folklore français*, op. cit. Voir les commentaires éclairés qu'en font DUMAZEDIER Joffre, *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1962 ; et MORIN Edgar, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962. Notons la date de parution de ces deux volumes, qui correspond à la phase de massification des loisirs populaires en Europe.

14. CORBIN Alain, « Les balbutiements d'un temps pour soi », in *L'Avènement des loisirs 1850-1960*, CORBIN Alain (dir.), Paris, Aubier, 1995, p. 324-371.

15. GRÉGOIRE Stéphanie, *Plein air : les Impressionnistes dans le paysage*, Paris, Hazan, 2004.

bains, bivouacs improvisés remplissent un paysage où le vivre pour vivre résonne comme un leitmotiv.

LE PLEIN AIR CONTRE L'URBANISATION, TOUT CONTRE...

A la fin du XIX^e siècle, il ne manque plus aux flâneurs qu'un endroit où passer la nuit afin de prolonger leurs pérégrinations. Les hôtels autrefois considérés comme malsains laissent place à d'autres formes d'habitat, alternatives populaires aux luxueuses résidences secondaires. L'objet technique rejoint alors les projets utopiques de réformes sociales, portés en leur temps par Fourier, Owen et par les milieux anarchisants¹⁶. Parmi ces pro-jets, le médecin Benjamin Richardson envisage¹⁷ de lutter contre l'état sani-taire déplorable des grandes villes par l'aménagement d'équipements spor-tifs. Dans la même logique d'idées, l'architecte Ebenezer Howard propose d'introduire les espaces verts de loisirs et l'habitat de petite échelle dans son projet de cités-jardins, en 1898. Le développement des terrains de camping en France à partir de 1912, la création en 1896 de la Ligue française du coin de terre et du foyer, l'essor, à partir des années 1920, des camps naturistes, suivent d'autres dispositifs sociaux comme les bains de mer ou les cures d'air. À partir des années 1910, la multiplication des mouvements de jeu-nesse tels les scoutismes, les mouvements catholiques et laïques, les au-berges de jeunesse ou les grandes associations à portée nationale (Clubs alpins et Touring Clubs) utilisent l'abri de loisirs et les dispositifs du club, de la cogestion ou du camp à des fins d'encadrement pédagogique – voire idéologique. La variété des objets techniques est aussi vaste que celle de cette nébuleuse associative : tipis pour le mouvement Woodcraft, chalets pour les Amis de la nature, tente coloniale pour les camps thermaux... Toute une histoire reste encore à construire autour du phénomène de re-tour à la nature face aux maux générés par l'urbain.

16. Voir les travaux de RAGON Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* (3 tomes) (tome 1 : *Idéologies et pionniers, 1800-1910* ; tome 2 : *Naissance de la cité moderne, 1900-1940* ; tome 3 : *De Brasilia au post-modernisme, 1940-1991*), Éditions du Seuil, « Point Essais », 1991.

17. RICHARDSON Benjamin, *Hygeia, a City of Health*, Londres, Macmillan, 1876.

18. Citons toutefois les travaux d'Arnaud Baubérot sur le naturisme, de Catherine Bertho Lavenir sur le Touring Club de France, d'Olivier Hoibian et Dominique Lejeune sur le Club alpin français, de Gérard Cholvy sur les mouvements de jeunesse, de Béatrice Cabedoce et Françoise Dubost sur les jardins ouvriers...

Sous l'influence bénéfique de la nature, le villageois mènerait une existence modèle, à l'image du « bon sauvage »¹⁹ dont il serait l'héritier. De là, des mouvements de réforme dont médecins, pédagogues, architectes et sociologues s'emparent²⁰. Les écoles de plein air dans la première moitié du xx^e siècle, pour prendre un exemple paradigmatique, cristallisent ainsi, sous les auspices de l'hygiénisme et de l'éducation, la volonté de perfectionner l'être humain en améliorant son milieu de vie. Les clubs de jeunes dans les années 1960²¹, micro-programme d'équipements de loisirs organisés à l'interface de l'architecture moderne et de l'éducation populaire, sont les avatars de ce mouvement qui a ses racines dès la fin du xviii^e siècle.

Le grand projet urbain commencé au xix^e siècle est à penser dans le rapport métaphorique et d'encadrement des masses lié aux abris de loisirs. Souterrains, ruche humaine, nids d'intimité, les métaphores abondent pour décrire le ventre de la ville en train de se constituer. Elles renvoient sans équivoque à l'organicité du social qui puise largement dans les abris dévoilés par le monde animal²². Par ailleurs, l'abri de loisirs et son côtoïement du grand air permettent de lutter efficacement contre les cloaques périurbains, l'haleine putride des faubourgs et l'insalubrité. C'est donc un « dispositif » (c'est ainsi que les Anglais désignent le camp scout, la tente de camping ou la caravane des touristes) intégré au développement de la modernité. La ville va produire elle-même les techniques et matériaux permettant la diffusion de ces abris de loisirs.

CONSOMMATION ET CULTURE DE MASSE : LA MULTIPLICATION INDUSTRIELLE DES ABRIS DE LOISIRS

On peut dire que l'entreprise commence dans les années 1880, avec Manufrance et les fabricants de mobilier de jardin qui équipent à la fois les chasseurs et la grande bourgeoisie en abris loïsibles. Dans les différentes expositions universelles (à partir de 1850) et coloniales, mais aussi dans les

19. DUCHET Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995.

20. On pense en particulier à Frédéric Le Play ou à Patrick Geddes, sociologue et urbaniste écossais de la fin du xix^e siècle.

21. KORGANOW Alexis, *L'Équipement socio-culturel, trajectoire architecturale d'un type contrarié d'édifice public à l'ère des loisirs (1936-1975)*, Thèse, Université Paris 8, 12 mai 2003.

22. Voir de ce point de vue les développements de MURARD Lion et ZYLBERMAN Patrick, *Le Petit travailleur infatigable. Villes-usines, habitat et intimités au xix^e siècle*, Paris, Recherches, 1976.

salons nautiques, aéronautiques, des arts ménagers (fondé en 1923), les abris commencent à s'exposer. Au début des années 1930, les syndicats de fabricants et détaillants d'articles de sport et de plein air se fondent et ouvrent la porte à tout un commerce spécialisé qui voit l'abri de loisirs se produire en grandes unités. Les grands magasins, sous le Front populaire, ont leur rayonnage consacré au plein air, et les enseignes spécialisées telles que La Hutte ou Au vieux campeur se multiplient. Dans le programme politique du Front populaire, les terrains de camping et les auberges de jeunesse foisonnent. Autour de l'architecte Le Corbusier, Charlotte Perriand et Jean Prouvé réfléchissent sur une architecture en plein air consacrée à la jeunesse : le Club de jeunes. Les techniques empruntées à l'aéronautique et à l'industrie nautique rentabilisent les petits espaces, et rendent les infrastructures résistantes et légères. Le duralumin ou la toile respirante permettent de gagner en confort²³. À la fin des années 1950, les premiers fabricants de « cabanons » ou mobil-home émergent en Europe, et en 1958 s'ouvre le premier terrain de camping en dur, dans le Var.

Là où l'on s'attendait à du bricolage et à de l'auto-construction, on trouve en fait une production industrialisée d'abris de loisirs et un objet de consommation de masse. La diffusion sur catalogue (de la grande surface de bricolage à la galerie d'art) transforme l'abri en produit de grande consommation, et la demande croissante de biens autour du loisir et du temps libre en fait un débouché économique lucratif. Ce système de diffusion impose des modèles esthétiques rassurants, qui résolvent aussi certains problèmes de la réglementation les concernant : lois sur le littoral et l'environnement, contrôle du paysage ou du rivage...

UNE CRITIQUE DE L'HABITAT STANDARDISÉ

Simultanément, et dans un processus inverse, l'abri devient aussi une critique de l'habitat standardisé et de la culture de masse. L'intérêt porté aux différentes formes d'abris de loisirs procède de certains architectes et du rôle qu'ils assignent à l'abri et à la cabane comme modèles premiers de l'architecture. La critique de l'habitat standardisé (grands ensembles, pavillons) les a conduits à privilégier la simplicité et le moindre coût, tout en recherchant une esthétique conforme à ces valeurs. Ce travail les a poussés à s'intéresser à l'habitat de loisirs qui, cessant d'être classé dans le registre de l'habitat secondaire, joue un rôle à la fois expérimental et alternatif. Le paradoxe tient

23. Voir notamment sur cette thématique les travaux d'Alexis Korganow et de Véronique Willemin.

à ce que des cabanons par exemple²⁴, associés jusque-là à la classe ouvrière, sont investis de valeurs nouvelles. La crise économique rapproche, sans pourtant les mêler, les modes de vie de gens en situation précaire et ceux qui refusent le confort et la consommation. À la marge de notre objet de recherche, les nouvelles formes de pauvreté et de précarité sociale posent aussi la question de l'architecture spontanée et de l'installation dans des formes d'habitat provisoire, relevant de pratiques de récupération, de bricolage et de détournement. Subies ou choisies, ces situations conduisent à questionner le sens des architectures populaires et vernaculaires.

Pour ceux qui s'opposent à la normalisation de l'habitat et à la consommation de masse, concevoir un abri ou une cabane devient un engagement car ils remettent en cause la coupure entre conception et fabrication. Parce qu'il se fabrique le plus souvent avec des matériaux de récupération, l'abri de loisirs peut difficilement être identifié comme digne témoin d'un passé ou d'un présent dont pourraient se prévaloir les institutions de la culture et l'idéologie patrimoniale. Le type de population et l'époque influencent largement le choix des matériaux utilisés et le savoir-faire déployé. Les savoir-faire traditionnels sont progressivement remplacés par des pratiques d'auto-construction déterminées par les connaissances et par les moyens techniques et économiques des individus ainsi que par leurs relations sociales. Avant qu'ils ne soient largement standardisés comme aujourd'hui, les abris de loisirs étaient, la plupart du temps, le résultat d'un bricolage constant. Bricolage dont la coquetterie et le souci esthétique ne sont pas absents. La modestie des matériaux employés s'accompagne souvent d'une fantaisie, d'une inventivité et d'une recherche esthétique par la mise en valeur des matériaux, l'utilisation de couleurs vives, de sculptures, de découpes variées.

L'aménagement intérieur reflète le même souci d'économie et de recyclage qui prévaut dans la construction. On y trouve du mobilier de récupération, des meubles d'occasion ou ceux, trop vieux et abîmés, de la maison principale si leur taille convient car l'aménagement est fonction de l'espace disponible, réduit généralement. Il s'agit à la fois de faire preuve d'astuce et d'inventivité pour résoudre les difficultés du manque d'espace et de se différencier des voisins. L'individualisation est essentielle, particulièrement dans le cas d'habitat industriel stéréotypé. Mais ce n'est pas l'unique souci, car ce type d'habitat est fragile et il est nécessaire parfois de le pérenniser en

24. TIXIER Jean-Max et MOIRENC Camille, *Le Cabanon*, Marseille, Éditions Jeanne Lafitte, 2004 ; BAYOL Jeanne, *Les Roulottees. Une invitation au voyage*, Genève, Éditions Aubanel, 2005 ; POULAIN France et Elizabeth, *L'Esprit du camping*, Turquant, Éditions Cheminements, 2005.

effectuant des travaux de consolidation, d'où les doubles toits et les protections des cloisons. L'abri de loisirs quel qu'il soit se fabrique souvent par séquences et sédimentation à partir d'une base restreinte, pris en tenaille entre une législation qui lui interdit de modifier l'existant et la nécessité des travaux de réfection et de consolidation.

CONTRAINTES NATURELLES ET FORMES CULTURELLES

Il est tentant d'expliquer les formes et les types d'abris par des facteurs environnementaux – climat, relief, nature du sol et matériaux disponibles –, et par le degré de développement technique. Les travaux ethnographiques comparés existants sous des climats identiques et pour des populations au mode de vie semblable montrent les limites des explications déterministes. La coexistence, dans le nord de l'Afghanistan, par exemple, de la tente noire en poil de chèvre chez les éleveurs pachtouns et de la yourte à couvert de feutre chez les éleveurs turcophones obéit davantage à des traditions culturelles propres à chacun de ces groupes ethniques qu'à des contraintes climatiques ou techniques²⁵. Dans le sud de l'Asie, se rencontrent, pour un climat semblable et chez des populations pratiquant une agriculture de même type, des habitations sur pilotis aux cloisons ajourées facilitant l'aération et des maisons aux murs massifs, différence due à des facteurs religieux. Loin d'être déterminants, climat, contraintes environnementales, matériaux et techniques sont, par rapport aux types d'abris, des facteurs limitatifs et secondaires face à la primauté des facteurs socioculturels²⁶.

Toutefois, le relativisme de Rapoport ne doit pas nous faire oublier que l'histoire de l'habitation et celle des abris de loisirs ne sont pas indépendantes de celle des sociétés humaines : l'abri est en relation avec une société donnée et avec son organisation. Selon le mode d'occupation, on y distingue des abris saisonniers, périodiques, multiples ou secondaires, certains tournés vers l'exploitation du milieu naturel et d'autres tournés vers les loisirs, voire on assiste au passage de l'un à l'autre avec l'avènement des loisirs. On y rencontre ainsi des formes d'abris aux usages divers, aux ancrages et aux élaborations sociales et culturelles différentes. Il fonctionne aussi comme signe d'identité. Il est à considérer en relation avec la société et ses facteurs socioculturels. En portant le regard ailleurs qu'en Occident

25. Centlivres Pierre et Micheline, *Et si on parlait de l'Afghanistan. Terrains et textes 1964-1980*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.

26. RAPOPORT Amos, *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972.

retrouve-t-on les abris de loisirs identifiés ici ? Sous quelle forme, suivant quelles réappropriations et quelles distinctions les voit-on apparaître ?

DES ÉLABORATIONS SOCIALES ET CULTURELLES SPÉCIFIQUES
AUX PROCESSUS DE RECOMPOSITION ET DE RÉAPPROPRIATION

La reconversion de la tente traditionnelle de la famille nomade en abri de loisirs dans la société maure (Mauritanie) d'aujourd'hui nous donne quelques indications sur les processus à l'œuvre dans la réinterprétation de l'habitat traditionnel. Sébastien Boulay questionne les logiques différenciées dans l'utilisation de la tente bédouine en ville et dans le désert par les citadins maures, et dans l'accueil de touristes étrangers. La tente apparaît comme l'instrument du retour à la vie bédouine, dans une sorte de retour aux sources d'un passé révolu et nostalgique. À travers un processus d'invention et de réappropriation de l'abri, les citadins maures, les expatriés vivant en Mauritanie et les touristes en visite s'empruntent des usages, s'imitent ou cherchent au contraire à se différencier. L'abri de loisirs y apparaît à la fois comme cet habitat provisoire et ce lieu bricolé en dehors de la ville ou du village où l'on pratique d'autres activités, tournées vers les loisirs, les pratiques récréatives et l'échange : la pêche ou la chasse, la sieste, le repos et le jeu, le pique-nique et la commensalité, le bricolage. Il est un endroit où se réunissent les amis et la famille pendant les vacances ou le week-end. Le groupe ou le réseau social y supplante bien souvent les hiérarchies ordinaires.

C'est ce que Gilles Raveneau remarque à Kien Svay, aire de villégiature très prisée des habitants de Phnom Penh au Cambodge, située au bord d'un affluent du Mékong. Le site compte des centaines de « maisons dans l'eau » sur lesquelles les Khmers adorent se retrouver le week-end pour pique-niquer, jouer et se détendre. Celles-ci ressemblent à des cabanes de bambou sur pilotis largement ouvertes sur l'extérieur. Elles se rapprochent des maisons dites temporaires, traditionnellement dédiées aux jeunes ménages ou aux cultivateurs pour se reposer pendant leur journée de travail. Lieux de sociabilité et d'échange, ces abris visent à s'évader de la condition urbaine et à couper avec le quotidien. Ils signent l'apparition d'une « classe de loisir²⁷ » chez les citadins de Phnom Penh comme chez ceux de Nouakchott, en Mauritanie. L'ambiance et la convivialité des « maisons dans l'eau » de Kien Svay au Cambodge, des kiosques de rivière à la Réunion (Marsac), des campements provisoires sous tente dans le désert des citadins de Nouakchott (Boulay) tout comme ceux des véhicules récréatifs des déserts de

27. VEBLEN Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1978.

l'Arizona et de la Californie (Forget) ou ceux des alpinistes dans les expéditions lointaines en Himalaya (Boutroy) indiquent que ces traits sont assez partagés pour n'être pas cantonnés aux activités des loisirs occidentaux.

Dans d'autres cas, comme les cabanons provençaux de Beauduc par exemple (Nicolas), les palombières (Guyon) ou l'architecture de vacances du Club Méditerranée (Réau), les statuts sociaux y sont gommés par un ordre égalitaire généralement entretenu par la dérision, la moquerie et le rire qui limitent les possibilités de conflit. Témoignage de cette abolition des hiérarchies ordinaires : les positions sociales extérieures à la pratique de l'abri ne comptent plus et s'effacent temporairement. L'abri de loisirs apparaît alors largement comme une réponse à une recherche de sociabilité et de convivialité et une échappatoire à la vie urbaine. Pour cela, il explore un continuum qui va des deux extrémités sociales que sont la convivialité et la solitude. On passe ainsi des communautés recomposées et des cénacles de bons vivants aux refuges des philosophes ou des écrivains, ouverts sur une nature source de recueillement et de détachement.

L'ABRI DE LOISIRS, UN ESPACE POTENTIEL ET TRANSITIONNEL DE LA MODERNITÉ

Cela nous conduit à poser une série de questions : l'abri de loisirs – en tant que lieu d'évasion, maison onirique, projet réformateur – exprime-t-il seulement les divers états de l'imaginaire de son créateur ou de son utilisateur, ou est-il plutôt le résultat d'une inscription sociale et culturelle spécifique ? Peut-on relever des formes communes édifiées socialement et transmises collectivement ? Quels sont les traits communs de l'abri par-delà sa variabilité fonctionnelle, culturelle ou historique ? Quelle organisation, quel découpage de l'espace prévalent à l'intérieur et à l'extérieur de lui ? Comment se négocient les exigences de confort, de protection, d'intimité et les contraintes de l'habitat de plein air ? Si tout édifice est « une nécessité enveloppée » (Viollet-le-Duc), de quelles nécessités l'abri est-il redevable ? Quelles fonctions, usages, représentations et valeurs véhicule-t-il ? À quels abris rêvent aujourd'hui nos contemporains ? Quels sont les nouveaux contextes où les construire et les utiliser ? Quels en sont les usages ? En un mot, que produit cette économie générale de l'abri ?

Pour répondre à ces questions, nous avons organisé cet ouvrage en quatre parties qui, chacune, prennent en charge certaines des hypothèses formulées et explorent les réponses apportées par les auteurs autour d'objets et de contextes particuliers. La première partie se saisit de l'abri traditionnel qui tend à être reconfiguré par une société de loisirs. Cette dernière reconsidère

l'abri, le faisant passer d'une nécessité vitale à un potentiel ludique. Les sociétés non occidentales elles-mêmes doivent s'accommoder de l'avènement progressif de cette éthique des loisirs et voient un habitat traditionnel repositionné autour du temps libre et des pratiques corporelles. La deuxième partie interroge la manière dont les abris sont construits ou réhabilités dans la perspective des loisirs et pour les loisirs. Quelles sont les évolutions techniques de ces objets et quel est leur potentiel récréatif ? Mais le retour à la nature qu'impliquent les abris de loisirs est aussi connecté à un projet social et pédagogique. Les clubs sportifs, de loisirs et de vacances, mais aussi les mouvements réformistes et les mouvements de jeunesse s'appuient sur les abris de plein air pour mettre en forme les corps et la société. Le camp, le club, le village sont autant de figures qui dévoilent un projet architectural pensé comme un dispositif visant à façonner les mœurs et à gérer le temps libéré. C'est l'objet de la troisième partie. Enfin, la dernière partie explore la grande réversibilité des abris de loisirs dans ses formes les plus contemporaines et les plus inattendues. Les tentes servant de revendication aux SDF, les mobil-homes devenant le recours ultime de populations à faibles revenus, les squats se transformant en ateliers d'artistes et en salles d'exposition (squats) et l'abribus incarnent le lieu improbable du divertissement marchand. On passe ainsi de la précarité au luxe des vacances, de la méritocratie du travail à la revendication sociale. Ils se transforment, s'adaptent, se bricolent, se cachent, braconnent ou interpellent, dévoilant par là même leur vitalité et leur labilité.

Nous posions précédemment la question de savoir de quelles nécessités la cabane est redevable. La réponse qui s'impose d'abord, après ce rapide tour d'horizon est celle du jeu, qui nous ramène à l'enfance et à la création. Le jeu dans les deux sens de ce terme : l'amusement récréatif et gratuit, le desserrement ludique et spontané des contraintes, et aussi l'intervalle vacant entre deux roues d'engrenage, l'espace de liberté entre les normes et les règles, l'interstice, le point aveugle, la marge. En un mot, l'abri de loisirs relève d'un entre-deux, d'un espace potentiel et transitionnel qui en fait un modèle qui tend à unifier ce que la pensée technocratique et classificatoire cherche à distinguer ou à opposer²⁸. Bref, parce qu'il se tient en retrait du monde, parce qu'il mêle les catégories, parce qu'il permet d'approcher et de réunir des ensembles disjoints, parce qu'il dépasse aussi le cadre des usages et des

28. DEGENNE Alain, « Un langage pour l'étude des réseaux sociaux », in *L'Esprit des lieux. Localités et changement social en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1986 et PICON Bernard, « Les cabanes de l'entre-deux mondes », in *Cabanes, cabanons et campements. Formes sociales et rapports à la nature en habitat temporaire*, BRUN Bernard et alii, Châteauneuf-de-Grasse, Éditions de Bergier, 2001, p. 329-336.

pratiques pour investir pleinement la réalité symbolique et imaginaire²⁹, l'abri de loisirs est un phénomène anthropologique majeur, mais situé à la marge, une marge qui nous aide cependant à comprendre la normalité. Parce qu'il est une forme pratique du rapport au monde (une des plus simples et des premières), l'abri constitue un objet privilégié pour explorer le rapport de soi avec le monde, avec les autres, le rapport du dedans avec le dehors. Parce que cet objet n'est ni un objet externe ni un objet interne, mais qu'il se situe dans une zone intermédiaire où la réalité intérieure et la vie extérieure contribuent l'une l'autre au vécu de son usager, il serait un espace transitionnel. Ainsi, l'abri de loisirs, à la manière de l'objet transitionnel décrit par Winnicott³⁰, serait une source de créativité. Si on considère que penser fait partie de ces actes de création, alors l'abri de loisirs est, selon l'expression de Claude Lévi-Strauss, « un objet bon à penser ».

Gilles RAVENEAU et Olivier SIROST

29. Pensons à la présence de l'abri et de la cabane dans les mythes, les contes, les légendes, la littérature, le cinéma qui traitent de rites de passage, d'aventures, de transgression et de quêtes de toutes sortes.

30. WINNICOTT Donald W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 109-125.